

VIRGINIE
COËDELO

UNE
PLACE
POUR
L'ESPOIR



Virginie Coëdelo

Une place pour l'espoir

© Virginie Coëdelo, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0736-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

«Entre le chagrin et le néant, je choisis le chagrin.»

William Faulkner, *Les palmiers sauvages*, 1939

À mes deux grands-mères,

Hélène (1910-1954) et Berthe (1911-1953).

Chapitre 1

Ne pas réfléchir. Agir. Ne pas contrôler ses gestes, ses membres. Oublier les conséquences. Rester dans l'instant. Laisser les bras, les mains, les doigts maîtriser la matière. Les clous, les vis, le métal, l'explosif, les mèches.

Assembler le tout pour rencontrer l'horreur. Construire le mal comme on bâtit un château de cartes qui ne sert à rien. Y mettre toute la minutie, tout le talent, toute la concentration que l'instant et le corps voudront bien céder.

Ralentir le cœur, ne plus l'écouter maintenir le corps en vie. Figurer la nuque, le dos, les cuisses, les jambes, les pieds. N'être plus qu'un automate au service d'une cause qu'on croit sienne. Ne pas comprendre que la cause est vaine. Ne pas vouloir entendre l'inutilité des mouvements. Exclure la raison. Exclure la compassion. Passer outre les bons sentiments. Bannir le pardon. Se laisser séduire par la violence. Accueillir les pulsions sans les ressentir tout à fait. Laisser monter le désir. Autoriser le sang à accélérer sa course. Jouir sans remords du résultat final.

Se prendre pour un sportif juste avant la détonation du départ. Entendre au loin les cris des encouragements qui secouent l'adrénaline, qui donnent les ailes et le chemin de la victoire. Se sentir poussé par cette force imaginaire. Ne plus voir la réalité. Se perdre tout à fait dans des méandres de mauvais sentiments. Confondre le bien et le mal. Empêcher la réalité de refaire surface. Déconnecter la vérité du rêve. Enfreindre la loi. Dépenser l'interdit comme on franchit des haies, comme on affronte les limites du corps pour gagner contre les autres, ou contre soi-même.

Dans la pièce sombre, ils sont trois. Concentrés, silencieux, habiles.

Chacun assure son rôle, attribué durant le travail préparatoire. Aucun ne s'aventure à rompre la planification calculée avec une intense précision. Leurs actions sont nettes, propres, presque scientifiques. À la lueur de petites lampes, ils s'exécutent comme de dociles ouvriers pressés d'en finir avec leur journée de travail. Ils s'imposent la tâche et l'accomplissent comme si un quelconque avenir était en jeu. Comme s'ils ne pouvaient faire autrement. Comme si aucune autre issue que celle-ci n'était possible.

Une bombe.

C'est tout ce que l'un d'eux a trouvé comme remède à ses maux, entraînant avec lui les deux autres. L'unique porte ouverte. La seule trajectoire envisagée. Aveuglé par la rancœur, il n'a pas réussi à distinguer les autres issues, les autres chemins. Trop de brouillard, de pluie, d'orage, de boue, de nuit pour y voir clair. Il est devenu peu à peu une machine alimentée par la folie et la déraison, dépourvue de toute lucidité, de tout discernement. C'est devenu une raison d'être cette bombe. Un objectif à atteindre. Un point à marquer. Une mission à accomplir.

La fabrication rythme les journées, les soirées et les nuits. Ils se retrouvent le matin, se quittent le soir, prennent de petites habitudes d'étudiants qui préparent un examen à plusieurs pour se donner le courage et la confiance en soi qu'ils ne trouvent pas seuls. Ils s'octroient parfois des pauses. Boire un café. Se défouler sur les manettes d'une console de jeux. Regarder la télévision. Écouter de la musique dans des écouteurs. Répondre au téléphone. Ouvrir une fenêtre pour respirer un peu la réalité. Mettre des bières au frais. Faire des courses. Draguer des filles dans la rue. Conserver l'insouciance de leur existence en ignorant l'enfer dans lequel ils sont en train de s'enfoncer, insidieusement, sans prendre conscience de leur chute.

L'engin terminé, il faut poursuivre. Aller au bout, ne pas éprouver la

frustration d'une route à moitié parcourue. Repérer les lieux. Rester discret. Ne pas se disperser. Affûter les yeux, les oreilles et la mémoire, n'omettre aucun détail qui provoquerait l'erreur. Mobiliser toute l'intelligence de l'être humain au service du projet. Noter d'abord des idées puis élaborer un plan précis, un déroulement minuté. Se prendre pour un écrivain, un créateur inspiré, un artiste en transe. Élaborer le scénario final plan par plan, scène par scène. Se distribuer les rôles. Se prendre pour Scorsese. Intégrer les figurants. Oublier que ceux-ci ne seront pas des acteurs mais des vies humaines cassées en deux. Oublier qu'on n'écrit pas la réalité. Oublier que la vie ne se passe jamais comme on la prévoit.

La bombe explosa un mardi matin, peu avant onze heures. Il y eut un bruit sourd, un fracas puis la violence. La panique. L'horreur. La terreur indicible. Celle qui n'a pas de mots pour être décrite tant elle échappe à toute formulation objective. Celle qui fait taire, qui fait mal au ventre, qui donne envie de vomir et qui hante les nuits quand on l'a vue de trop près.

On oublie tout ça quand on prépare une bombe. On ne pense qu'à soi et à sa petite vengeance qui ne résoudra rien. On ne regarde pas le mal en face, on ne fait que le semer pour laisser pousser la peine dans le cerveau des autres, ceux qui seront au mauvais endroit, au mauvais moment. On plante des images d'effroi dans la tête des survivants. On sabote des vies, on barre des routes, on enterre des espoirs, on assassine des amours. Et parfois, sans le deviner, c'est sa propre vie que l'on saccage avec son propre crime. On le découvre des années après bien sûr, on comprend quand il est bien trop tard, quand le mal s'est profondément gangrené et qu'on ne peut plus rien guérir. Alors, on pleure sur ses propres actes et les limites que l'on a largement franchies. On se nourrit d'un mélange de chagrin et de regrets. On prie pour que sa femme vienne un jour briser les chaînes de la solitude avec lesquelles on s'est emprisonné. On laisse malgré tout une place pour l'espoir, celui qui fait vivre et qui donne un sens aux minutes qui défilent chaque jour avec absurdité.

Chapitre 2

Claire et Julien Delorme ressemblent au couple parfait à qui rien ne peut arriver. Ils ont bravé les pires cauchemars et aujourd'hui, ils sont heureux. Ils ont chacun reconnu en l'autre ce qui leur manquait : la stabilité pour lui, la tendresse pour elle. Ils se complètent parfaitement, un miracle s'est opéré lors de leur rencontre. Ils se sont trouvés comme on dit. Ils sont faits l'un pour l'autre. Rien ne pourra jamais les séparer sauf la mort, et encore, on peut avoir l'impression en les voyant que même la mort est moins forte qu'eux et qu'elle ne réussirait pas à éclater la bulle de sentiments et de confiance qui enveloppe leur quotidien, et qui semble les protéger des agressions et du malheur.

On peut pénétrer dans ce cocon en franchissant le seuil de leur appartement, situé à l'étage du café-restaurant qu'ils ont acheté puis rénové il y a quatre ans. Ils venaient de se rencontrer et pourtant, ils distinguèrent clairement et rapidement un avenir idéal à l'intérieur de ces vieux murs. Ils sont arrivés dans ce petit village ensoleillé du sud de la France. Ils ont fui la région parisienne et cela n'a étonné personne, qu'on veuille quitter la grisaille de la capitale pour se réfugier dans ce petit coin de paradis. Les habitants les ont accueillis chaleureusement, comme une chance de voir l'unique café-restaurant du village ressuscité par leur jeunesse et leur motivation.

C'est Julien qui a tout embelli. Il a lui-même poncé, poli, isolé, carrelé, peint, tapissé, parqueté, verni. Il s'est occupé des murs, des plafonds, du sol, sans oublier un seul centimètre carré. Il voulait sentir l'odeur du neuf, celui qui signe un nouveau départ, une nouvelle vie. Il a refait l'électricité pour mettre toutes les chances de leur côté : pas de court-circuit, pas de panne de courant. De la lumière, rien que de la lumière qui ne s'éteint jamais et qui éclaire la vie, qui fait oublier l'existence de l'obscurité, ou l'obscurité de l'existence. De la lumière pour oublier les heures sombres ;

de jolis lustres reliés à des fils tout neufs cachés sous des plafonds immaculés, pour épouser la clarté jaune pâle des ampoules longue durée.

Tout chez eux est sain. L'esprit comme les murs. On perçoit leur simple désir d'être heureux, de voir grandir leurs enfants, d'être ensemble, simplement. Cela se perçoit quand on entre dans le bar : pas de superflu, des tables en bois clair, des murs blancs, des chaises en aluminium. Juste ce qu'il faut pour se sentir bien, à l'aise dans une parenthèse au milieu de la place du village plus ou moins animée selon les jours, les mois et la météo.

C'est sûrement cela qui a très vite attiré la clientèle. On se sent bien dans cet endroit. On a envie d'y revenir car on espère la propagation de leur bonheur comme un virus. On a envie de les revoir, Claire et Julien, d'être leurs amis, de faire partie de leur vie.

Quand on entre chez eux, à l'étage, ça dégouline, ça suinte le rose et le bonheur. C'est presque trop pour être réel. Presque trop beau pour être vrai. Les couleurs sont chaudes et limpides, les plantes belles et vivaces, les enfants sages et accueillants. Sur les meubles, quelques photos encadrées témoignent de la réalité d'une famille qui s'est construite tranquillement au fil du temps. Une famille à l'image d'une maison aux fondations solides, bâtie à la sueur du front, dont on aurait cimenté les briques une à une, sur une chape de béton indestructible.

Des clichés trônent à l'entrée pour faire taire les mauvaises langues qui ne voudraient pas croire à la perfection si simple de leur vie : celui d'un homme et d'une femme d'abord, un couple qui cultive l'amour dans l'iris de l'œil et le rose des lèvres ; deux petits garçons ensuite, deux frères qui font briller sur du noir et blanc le brun et le blond de leurs chevelures contrastées ; une famille enfin, les quatre membres réunis dans l'harmonie. Si l'on s'approche, on peut même entendre leurs rires traverser la vitre du cadre, s'échapper dans l'air pour arriver jusqu'à nos oreilles et les parfumer ainsi d'une joie communicative.